

Feu mon fantôme

Cato Fortin

Numéro 168-169, hiver 2021

Depuis la crise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95497ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin, C. (2021). Feu mon fantôme. *Moebius*, (168-169), 149–162.

Peur mon fantôme

Cato Fortin

J'ai écrit un roman où la narratrice a peur de mourir seule, de crever dans son vomi, de ne recevoir aucune réponse aux appels à l'aide, d'être découverte par des inconnus qui seraient pétrifiés par l'odeur nauséabonde et par le spectacle du cadavre dans la salle de bain. Cette peur n'est pas la mienne. Je ne suis pas seule, je ne le serai peut-être jamais. Il y a quelqu'un qui s'allonge près de moi, qui me raconte des histoires. Il y a les enfants aussi, auxquels je fais des promesses que je tiens.

* * *

J'ai peur de tomber sur le cadavre de mon grand-père, ton père. J'ai souvent marché jusqu'à chez lui les mains moites. J'ai eu peur de le retrouver dans sa douche, sur son plancher, dans son fauteuil, dans une position qui suggérerait qu'il a attendu longtemps avant de mourir, qu'il a souffert parce

que personne n'est venu lui porter secours. J'ai souvent ouvert la porte de son appartement avec appréhension. Je l'ai trouvé endormi, absent, en train de fumer une cigarette en regardant un documentaire, la hanche cassée, au sol dans une flaque de merde noire, désorienté à cause d'une infection urinaire aiguë. Je suis toujours arrivée à temps.

J'ai peur de l'oublier, de ne pas appeler une journée et que ce manquement-là lui soit fatal.

* *
* *

Je suis une enfant parentifiée. Je m'approprie des responsabilités qui ne sont pas les miennes, parce que j'ai appris que si je ne le fais pas, personne ne le fera, que je ne peux compter sur personne, que c'est dangereux de croire que ce n'est pas de mon ressort. C'est extrêmement difficile de me débarrasser de ces réflexes. Ça me coûte en énergie, en temps, en frais de thérapie et de médicaments aussi.

J'ai cinq ans, j'appelle mes grands-parents parce que tu ne te réveilles plus, parce que la toilette déborde, parce que j'ai faim. J'ai six ans, je vide des bouteilles de bière dans l'évier, j'ai appelé ma mère, elle est en route, je donne des céréales à mes frères, j'essaie de changer la couche du plus jeune. Je vide des bouteilles de bière et je pleure parce que je sais que tu ne te réveilleras pas. Ce n'est pas mon premier souvenir, mais j'ai l'impression que ça l'est. Tu ne t'es jamais excusé, tu n'as jamais voulu en parler.

* *
* *

Quand mon grand-père me téléphone ce matin-là, c'est mon roman dont il me fait la narration: *As-tu eu des nouvelles de ton père il est mort je ne sais pas quand la SQ m'a appelé ils m'ont dit êtes-vous Réginald Fortin, j'ai dit oui, ils m'ont dit êtes-vous le père de Daniel Fortin, j'ai dit oui, ils m'ont dit désolé monsieur, ils l'ont trouvé dans sa maison il y avait du vomi partout ça sentait méchant... Catherine?*

* * *

C'est la fin du monde et personne ne répond à tes appels à l'aide, personne n'a de voiture pour se rendre chez toi, personne n'a le droit de traverser les régions. C'est la pandémie et personne autour de toi n'a l'audace pour déclarer aux policiers qui l'arrêteraient *Je dois aller aider quelqu'un à mourir*. Tu meurs dans tes papiers de faillite avec un début de cirrhose, tu crèves comme un personnage de Zola, seul dans ta maison mobile cédée à la banque, tu ouvres la bouche pour crier, c'est du sang digéré qui en sort.

Je me souviens de l'odeur du sang digéré par ton père qui émane d'une marre de merde noire, des longues coulisses qui convergent vers l'entrée sur le plancher croche, des haut-le-cœur qui me précipitent en dehors de l'appartement et de ton père qui me supplie de fermer la porte parce qu'il fait froid. Je connais l'odeur de ta mort.

* * *

J'ai huit ans et tu me reproches de lire, de ne faire que ça, de t'ignorer, de m'isoler. Nous sommes sept dans un deux-chambres de la rue Lafontaine. La nuit, un chaton m'attaque. Il me griffe, se perche sur mes genoux, il surgit quand je m'y attends le moins. Le voisin d'en haut a douze ans. Il se mutile. Il me montre ses bras. J'ai peur. Je lui dis *C'est con. Pourquoi tu fais ça ?* Tu me chicanes, mais tu ne m'expliques rien. J'apprendrai plus tard que son père le battait. Tu me chicanes, mais tu n'appelles pas la police. Tu me chicanes et tu montes la musique quand la violence au-dessus de nos têtes est trop bruyante. Le chaton me guette. J'ouvre mon roman, je le termine et le recommence.

*
* * *

J'aurais traversé Lanaudière à la marche, j'aurais pawné tous mes livres, volé un char pour que tu ne sois pas seul, pour que tu sois réconforté, pour que tu souffres moins. J'aurais lavé ta maison, fait disparaître toute trace de vomi, j'aurais préparé des petits plats pour que quelqu'un-e accepte de te tenir la main. J'aurais contracté un prêt à la banque, fourré un défenseur de la libarté d'expression, sucé sa queue average en l'empoignant fermement d'une main pour, de l'autre, fouiller les tissus mous entre son pénis et son anus pour stimuler sa prostate sans provoquer son homophobie de l'autre. J'aurais mangé de la marde, chanté devant une foule, pilé sur mon orgueil pour t'éviter de mourir seul, j'aurais participé à un jeu où on doit sauter sur des ballons géants et grimper sur des murs, j'aurais couru nue dans un Tigre Géant.

J'aurais tout fait pour que tu ne meures pas seul, sauf être moi-même à tes côtés. J'aurais aimé que tu meures dans un lit propre, serrant tendrement la main d'une infirmière dont le regard t'évoquerait celui de ta mère, ou la tête posée sur les cuisses de la femme qui partageait ta vie par intermittence alors qu'elle te flatterait les cheveux, je t'aurais souhaité de mourir dans ton sommeil après un bon repas ou bien soudainement en écoutant un épisode des *Simpson* avec ton chien sur les genoux. Mais tu es mort seul, et c'est de ta faute.

Je m'étais promis que je ne serais pas là, je m'étais juré que l'imminence de ta mort ne me ferait pas accourir à ton chevet, ne suffirait pas à effacer les années de mensonges, de promesses vides, d'abus, d'abandon.

* * *

J'ai neuf ans et tu prétends vouloir lire le roman que je dévore. C'est mon premier en grand format. Le premier livre dont j'ai attendu la sortie. Je te demande si tu veux lire les premiers tomes avant, tu dis non. Je te résume les intrigues, tu ne m'écoutes pas. Je trépigne de joie. Je te le laisse. Je t'appelle pendant la semaine *L'as-tu commencé, l'as-tu fini, aimes-tu ça ?* Je n'ai jamais parlé de livres avec un adulte. *Je l'ai perdu.* Mais je sais. Je savais sans doute dès le moment où tu as insisté pour commencer par ce volume, j'ai joué le jeu, j'ai essayé de te croire, j'ai rêvé à de longues discussions et à la naissance d'une passion commune.

Je vais au pawnshop. *Avez-vous ce livre ?* On me répond qu'on vient d'en vendre un exemplaire.

* * *

Je cherche des souvenirs doux. Je cherche des moments émouvants, quelque chose pour justifier ma peine. Elle ne s'explique pas. Je suis hantée. Il n'y a jamais eu de chocolat chaud devant un dessin animé, jamais eu de blessure pansée au retour du parc, il n'y a jamais eu de bonbons apportés en douce au cinéma.

Il n'y a jamais eu de lumière, de grands gestes de réconciliation, vingt-huit ans de suspense qui se terminent comme ça, par ton père qui m'appelle pour me dire *Il est mort*.

* * *

Je suis toute petite et je sais que je suis ta préférée. Mes frères le savent aussi. Je fais de la médiation entre eux et toi, je mets leurs succès en valeur, je voudrais te faire voir comme ils sont beaux.

* * *

On m'attend à tes funérailles. On voudrait m'obliger à avouer que tu étais une bonne personne, que tu ne méritais pas ça, que tu es parti trop jeune. On voudrait que j'acquiesce, que je regrette, que j'admette. Je ne m'y rends pas. On me

refuse un deuil que j'ai eu à faire toute ma vie. Je suis partie et, donc, je suis coupable de l'échec de cette relation.

* * *

Ton père est encore tombé. Il s'est cassé la hanche. Il habite chez moi maintenant. Il dort beaucoup et, dans son sommeil, il discute avec les morts, avec ta mère, avec ta grand-mère, avec toi. La nuit, il supplie sa femme de le rejoindre *Come on, Violet!* Ses rêves se mêlent aux miens et je me réveille parfois en pensant que je suis dans le quatre et demie de la rue Forsyth. Nous nous y rejoignons une fin de semaine sur deux pendant quelques années. Me revient le bruit des chapelets qui cognent sur la tête de lit en vinyle de ta grand-mère à côté du matelas de sol que nous partageons toi, mon frère et moi.

Je travaille à mon bureau et je l'entends dans la pièce adjacente. Il te parle. Il t'offre une cigarette. Il demande *Where's Danny?* à sa mère ou à la tienne, je ne sais pas. C'est comme si les morts avaient emménagé avec lui.

* * *

Je suis adulte. Tu m'écris aux naissances de mes enfants, quand ça ne va pas bien avec ta blonde, tu m'écris au milieu de la nuit. Tu m'écris, mais tu ne respectes pas les limites que j'énonce dans mes réponses. Tu essaies de te négocier une place dans ma vie sans rien changer de tes habitudes. Je ne flanche pas.

*
* * *

Je suis confinée avec toutes les responsabilités que tu m’as léguées. Je dois aller chez la notaire, signer des papiers pour ne pas hériter de tes dettes. Je dois payer pour ne pas hériter de tes dettes. Je n’ai pas le temps de te pleurer. Je n’ai pas l’espace pour te pleurer. Je n’ai pas l’énergie d’avoir un père mort. Il y a les soins aux enfants, les histoires à raconter, le ménage à refaire, les robes de chambre de ton père à laver et les repas à cuisiner. Il y a les courses, les agresseur·euse·s, les structures à démanteler, les chroniqueur·euse·s de droite qui tapent sur ma tête et encore plus sur celles de mes collègues. Il faut faire comme si de rien n’était, rendre les travaux, payer les factures, assister aux cours, remplir des formulaires. J’ai croisé au coin de ma rue l’homme qui m’a droguée il y a quelques années, il m’a souri alors que j’attachais la chaussure de mon enfant. Je suis confinée dans ma maison où je n’échappe à rien, ni à la violence du monde que j’essaie de reconnaître, de nommer, de soulager, de ne pas reconduire, ni aux tâches qui s’accumulent. Je dois rappeler les secrétaires médicales et scolaires, passer à la pharmacie, aller chercher un enfant dont le nez coule, je dois trouver la doudou, préparer un gâteau d’anniversaire, expliquer une règle grammaticale, calmer les crises, jouer à Mario Kart, changer les couches, laver le bain – le plus jeune chie toujours dans le bain. Quand je travaille de la maison, ce sont toutes mes responsabilités qui me hantent, qui me submergent, qui m’empêchent de penser. Je me réveille au milieu de la nuit et j’écoute ton père discuter avec toi.

*
* * *

C'est novembre. Mes mains sentent la vulve et les clémentines. Je rêve de m'acheter une valise et un vibreur, de partir avec ma valise et mon vibreur. Je n'ai pas l'argent pour m'acheter une valise, je ne voyage jamais, elle ne me servirait pas. Je rêve du Bigger Carry-On de Away en vert. Je m'imagine plier quelques vêtements choisis, y ajouter mes livres, mes crayons et ma crème pour le visage. Je m'imagine placer tout ce qu'il me faut pour vivre dans cette petite valise. Cette idée me soulage. On me dit de partir un peu, j'y songe. Il reste encore de la place sur ma carte de crédit, alors je réserve un petit appartement pour deux jours. Je pars. Je cherche des néons roses sur le chemin qui m'annonceraient la présence d'un sexshop. Je ne devrais pas, c'est plutôt cher, ce n'est pas essentiel, ce n'est pas prévu dans le budget, il y a Noël qui approche, la facture de la session d'hiver et celle du service de garde. J'achète un vibreur quand même. Pendant quelques heures, j'ai l'impression de n'être que moi et de n'exister que pour moi. Le silence et la solitude me soulagent, mais l'espace qu'ils libèrent laisse les traumas s'immiscer et je pleure et je me masturbe plus que je n'écris.

*
* * *

J'ai treize ans, c'est Noël. C'est désormais la seule journée où nous sommes ensemble. Peut-être que c'est la dernière que je passerai avec tes parents et toi. Je porte un haut en

tube et un foulard. Tu lances une chips entre mes seins. Je suis fâchée, mal à l'aise, honteuse, je te donne un coup de foulard au visage et tu es insulté, tu me fais la morale, je suis impolie, ingrate, *C'est pas correct, je suis ton père.*

* * *

Dans chaque librairie d'occasion, dans chaque Renaissance où je mets les pieds, je trouve des exemplaires du quatrième tome de cette série que tu n'as pas lue et je jette un œil à la page de garde. J'ai toujours le cœur qui se serre, j'entretiens l'espoir d'y retrouver mon nom écrit dans une calligraphie infantile.

* * *

J'ai trouvé un beau souvenir. J'ai sept ans et je ne te visite plus, mais nous nous parlons encore, je me sens proche de toi. Tu habites avec une femme plus âgée dont j'ignore le nom. Elle s'occupe de toi à la condition que tu lui appartiennes. Tu raccroches parfois subitement quand tu l'entends arriver. Tu enregistres des chansons sur des cassettes que tu m'envoies par la poste.

* * *

Ton père dort la bouche ouverte, la tête renversée sur le divan. Mon enfant me chuchote qu'il est trop mignon et moi, j'observe sa poitrine pour m'assurer qu'elle se soulève.

* * *

J'écoute des chansons québécoises, ça me met de bonne humeur. Je vais bien, puis je braille en entendant *Living on a Prayer*. Ça m'évoque nos balades en voiture. Ça parle de précarité – de celle que tu m'as transmise et de laquelle j'ai l'impression de sortir ces temps-ci, de la tienne qui devait toujours prendre fin et qui s'est étalée sur toute ta vie. Je me demande si je suis plus triste parce que tu n'as jamais été *halfway there* ou parce que tu as toujours cru que ça y était presque, et moi aussi. C'est dans cette chanson que se cristallise mon deuil, autour de cette scène de concert dans le salon de l'appartement que tu louais sur Papineau au-dessus du bar Le Stud. Je me rappelle les motifs mouchetés vert et mauve sur le divan-lit bleu, je me rappelle la foule devant la scène et le grain de la vidéo et de la chaleur, et toi qui prétends que toutes les femmes mouillent leur culotte devant Bon Jovi. Je ne comprends pas.

Cet été-là, mes frères et moi étions resté·e·s une semaine complète et nous allions chercher les condoms que distribuaient des drag queens dans la rue Sainte-Catherine. Nous les remplissions d'eau et les faisons éclater dans la ruelle, faute d'aller au parc avec toi. J'ai dix ans. Je me souviens de ma main qui plonge et s'enfonce dans un bol de condoms LifeStyle rouges et de ces grosses balounes d'eau qui glissent hors de nos bras.

* *
* *

J'ai dix-huit ans, ma mère me parle du jour où une de tes blondes l'a appelée pour alléguer que tu m'avais agressée. Cette femme mentait beaucoup, j'espère qu'elle mentait cette fois-là. J'ai quatre ans. Je rêve que E.T. apparaît dans mon lit, il sort de sous les draps et j'ai peur. C'est E.T., mais c'est toi aussi. Ça s'appelle une condensation. E.T. et toi êtes condensés, vous n'êtes qu'un, vous êtes une créature inconnue à qui l'on me demande de faire confiance. Il faudrait que je vous aide, mais j'ai peur. Je veux qu'E.T. parte. Il insiste pour rester. La confession de cette femme et le souvenir de ce cauchemar me font douter. Je ne sais pas. Je voudrais écrire à cette femme. Je connais son nom, j'ai croisé son profil sur les réseaux sociaux. Plusieurs fois par année, je m'imagine la contacter. Je pourrais lui demander, t'exonérer, lui faire avouer que ce n'était que pour se venger de toi. Je n'ai pas les moyens de te faire confiance non plus et de ne pas la croire, nous sommes à quelques jours des vacances de Noël et je dois jouer mon rôle encore un peu, je dois maintenir ce que j'ai d'équilibre. Je n'ai pas le temps de m'effondrer. Je ne peux affronter ni l'horreur de t'accuser de ça ni l'horreur de l'avoir subi.

* *
* *

Deux mois avant de mourir, tu m'envoies une chanson de Mötley Crüe, il est minuit passé, tu me réveilles, je consulte

les paroles sur Internet, je les lis. *Without you in my life / I'd slowly wilt and die / But with you by my side / You're the reason I'm alive / But with you in my life / You're the reason I'm alive / But without you, without you.* Tu ne te doutes pas que tu es malade ; tu perds ta maison, ta job, tu n'as que ton chien, tu sens que le sol s'ouvre sous tes pieds, tu m'écris. Je t'ignore, je me retourne et me rendors.

* * *

Ton père m'appelle, il voudrait que je rédige ton CV, que je l'imprime. Tu es chez lui pour quelques semaines, tu veux revenir à Montréal une fois que la banque aura saisi ta maison. C'est la pandémie, j'ai peur de céder à la pression, à la pitié, j'ai peur de te croiser avec mes enfants, j'ai peur qu'on te force dans ma vie.

* * *

Un mois avant que tu meures, je célèbre la fin de ma maîtrise, je publie une vidéo pour marquer l'événement, tu m'écris *Je t'aime Cat et je suis très fier de toi.* Je ne peux pas répondre. Je heart-react. C'est le compromis que je nous offre. C'est ton dernier message.

* * *

J'ai d'autres textes à écrire, ta mort t'impose pourtant à moi chaque fois que je pose mes doigts sur le clavier. Tu as toujours été mon fantôme.

* *
* *

J'entends quelque chose comme de l'espoir dans la voix de ton père, quand il te demande en rêve *Restes-tu souper avec nous?*